

La Nupes à la recherche d'un nouveau souffle

Européennes, adhésions directes... En pleine bataille des retraites, au cœur d'une crise politique historique, les formations de la Nupes planchent sur l'acte II de la coalition. **P. 7**

PHOTO: T. L. J. / A. J. / A. J.



« Comment vit-on quand l'avenir se dérobe ? »

L'écrivaine Alice Zeniter passe derrière la caméra pour un premier film sur la crise climatique et l'angoisse de l'avenir. Entretien. **P. 19**

MERCREDI 19 AVRIL 2023 | N° 23675 | 2,60 € | www.humanite.fr

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

« Pour soigner, la psychiatrie a besoin de sur-mesure »



Ours d'or au festival de Berlin, *Sur l'Adamant* filme le quotidien d'un centre d'accueil de jour. Rencontre avec son réalisateur, Nicolas Philibert. **P. 2**





ÉDITORIAL

PAR LAURENT MOULOD

Vigie

« Faire un film, c'est aussi parfois prendre soin, être attentif à, être à l'écoute de... »

Nicolas Philibert n'a pas son pareil pour nous emmener à ses côtés. Faire parler les regards, les silences, éprouver l'humanité des lieux et des âmes. Le documentariste, longtemps célébré pour *Être et Avoir*, nous entraîne cette fois à bord de *l'Adamante*. Une magnifique péniche en plein cœur de Paris, siège inattendu d'un centre d'accueil de jour psychiatrique. Sur les flots, les Bateaux-Mouches en toile de fond, le cadre unique n'est évidemment pas l'essentiel. La vraie beauté reste l'émotion tremblante de ces patients atteints de troubles psychiques et le travail – immense sans en avoir l'air – de l'équipe d'animateurs, fait de profonde attention, d'échanges et de respect. Un plaidoyer pour une psychiatrie à visage humain, sur mesure. Et un magnifique contre-pied à un secteur médical si mal en point.

Les gouvernements libéraux ont laissé perdurer un sous-investissement coupable.

La psychiatrie, sujet tabou, ne fait pas souvent la une de la presse. Et pourtant, le sujet est colossal. Les troubles psychiques concernent 12 millions de Français chaque année. Ils sont le premier poste de dépenses de l'assurance-maladie, devant les cancers et les maladies cardiovasculaires, la deuxième cause d'arrêt de travail. Toutes les études le montrent : l'anxiété ne cesse de croître, notamment chez les jeunes, sous les effets conjugués des confinements, de la guerre en Ukraine, de la crise climatique, de nos sociétés de l'hyper-urgence. Or, à ces besoins exponentiels, les gouvernements libéraux, arc-boutés sur une vision comptable de l'hôpital public, ont laissé perdurer un sous-investissement coupable. Depuis 1976, le nombre de lits de psychiatrie générale a diminué de 60 %. Et la spécialité, mal reconnue, n'arrive plus à recruter : 30 % des postes de psychiatres sont actuellement vacants...

En voguant sur *l'Adamante*, Nicolas Philibert nous entraîne dans un foyer de résistance. Résistance au délabrement et à la déshumanisation du soin médical. Résistance à une politique où la rentabilité prime sur la qualité. Son documentaire est un hommage. Mais surtout une vigie indispensable. ■

« Entre le normal et le pathologique, la cloison est poreuse »

CINÉMA Ours d'or au Festival de Berlin, le documentaire *Sur l'Adamant*, de Nicolas Philibert, en salles ce mercredi, montre le quotidien d'un centre d'accueil de jour dédié à la psychiatrie.

ENTRETIEN



Les rencontres entre le cinéaste et ses personnages ont été si fructueuses qu'il s'est décidé à signer un triptyque sur le sujet. JEAN-MICHEL SICOT/DIVERGENCE

Sur l'Adamant, de Nicolas Philibert, France-Japon, 1h49

Ça commence par une image de concert intime et déchirant avec une réinterprétation habitée de la *Bombe humaine*, de Téléphone. Du chant en guise de thérapie, de la musique pour créer du lien et des émotions. On est sur l'Adamant, péniche et centre d'accueil de jour psychiatrique, amarré sur un quai de Seine en plein cœur de Paris. Des mois durant, Nicolas Philibert a fait du Philibert. C'est-à-dire qu'il a promené son humanité pour un documentaire au long cours. La même méthode employée pour *Être et Avoir* (dans la classe unique d'une école élémentaire d'un village de montagne), la *Maison de la radio* ou *De chaque instant* (institut de formation en soins infirmiers), films de regards, de points de vue et d'éloges du service public. Une fois encore, les rencontres entre le cinéaste et ses personnages donnent lieu à une poésie de l'instant. Elles ont été si fructueuses que, au lieu de réaliser un seul film, le documentariste s'est décidé à signer un triptyque sur la psychiatrie dont les différents volets sont indépendants. Sur l'Adamant prend le temps d'observer, de dialoguer, de raconter et découvrir sans jugement, avec un parti pris empathique et solitaire. Présenté en compétition au Festival de Berlin, il a obtenu l'Ours d'or, la récompense la plus prestigieuse. Rencontre avec Nicolas Philibert.

Vous avez réalisé *De chaque instant*, sur un institut de formation d'infirmières ; *La moindre des choses*, un autre film sur la psychiatrie. D'où vient votre intérêt pour la chose médicale et le système de santé ?

Faire un film, c'est aussi parfois prendre soin, être attentif à, être avec, être à l'écoute de. Entre le champ de la santé et celui d'un certain cinéma, il peut y avoir des passerelles et des points communs. Quand j'ai tourné *La moindre des choses*, à la clinique de La Borde (à Cour-Cheverny, dans le Loir-et-Cher - NDLR), j'ai trouvé, parmi les soignants et les patients, un certain nombre d'idées et de concepts qui m'ont donné à repenser mon propre travail. Le fondateur de la clinique de La Borde, Jean Oury, dit de son travail qu'il consiste à « programmer le hasard ». Cette formule correspond à ma façon de faire des films. Au fond, il s'agit de semer des petites graines pour pouvoir ensuite récolter, d'essayer de créer un climat de confiance permettant un cadre relationnel éthique, esthétique, dans lequel des choses peuvent émerger au tournage. Je fais en sorte que les personnes, que je suis venu filmer, aient envie de jouer le jeu, de répondre à mon désir de rencontre. Cela passe par des échanges et de la parole. Pendant le tournage de *La moindre des choses*, dans une réunion rassemblant soignants et soignés, un patient s'est levé pour dire : « Bonjour, ça fait quatre ans que je suis là et j'aimerais me présenter. » Il lui a fallu quatre ans pour se sentir suffisamment en confiance et, porté par le collectif, enfin dire son prénom et son nom. Dans un lieu comme La Borde, c'est possible. On prend le temps et on vous en donne. La Borde et l'Adamant, héritiers du courant de la psychothérapie institutionnelle, sont des lieux protecteurs où, pour aller vite, on pense que pour faire du soin il faut soigner l'institution, être désireux pour être un bon soignant et éviter la bureaucratie, la routine, la répétition et trop de hiérarchie. Dans des lieux comme l'Adamant, la Chesnaie près de Blois ou La Borde, il y a encore cette idée d'inventer perpétuellement pour être stimulé dans son propre travail.

Qu'incarne l'Adamant, ce lieu devenu un objet filmique ?

Ce lieu a pour lui d'être au cœur de Paris, alors qu'à bord on est complètement ailleurs avec la proximité des



Installé sur une péniche, l'Adamant est un centre de jour ouvert aux Parisiens atteints de troubles psychiques. LES FILMS DU LOGAN

péniches dont le passage crée des remous. C'est aussi un très bel endroit, avec des matériaux assez chauds, du bois, des grandes baies vitrées, une très belle acoustique, ce qui ne gêne rien quand on fait un film. Sur un plan imaginaire, il fait penser à la *Nef des fous* (tableau de Jérôme Bosch - NDLR), à l'*Atalante* (film de Jean Vigo - NDLR). Le lieu n'est pas replié sur lui-même. Des philosophes, des écrivains, des musiciens, des bédés, des psychiatres viennent raconter ce qu'ils font. On amène des patients en balade, acheter des livres, en concert, assister à un match, à des sorties au cinéma et au théâtre. C'est un lieu de culture et d'échanges où tout est prétexte. Faire du soin sur l'Adamant, c'est soigner l'ambiance.

Dans quelle mesure votre film évoque-t-il une utopie ?

Ce n'est pas une utopie. L'Adamant existe depuis treize ans. Ce lieu résiste à tout ce qui vient écraser et fragiliser le système de santé, la psychiatrie en particulier. On peut considérer l'Adamant comme une vitrine ou un petit miracle, mais il ne vient pas du ciel. C'est un foyer de résistance qui, comme quelques autres, se bat pour continuer à faire une psychiatrie digne de ce nom, essaie de donner du sur-mesure au patient, considérant que c'est à l'institution d'aider chacun à trouver sa solution. Dans beaucoup d'unités psychiatriques, des soignants sont démoralisés parce qu'ils n'ont plus le temps de travailler comme ils le voudraient. Beaucoup de gens quittent la psychiatrie et sont remplacés par des intérimaires mieux payés. Mais on ne s'investit pas de la même manière quand on est là pour un temps limité. Mais, plutôt que de dénoncer, j'ai envie d'énoncer.

On ne reconnaît pas d'emblée les soignants et les patients. Que signifie ce flou ?

Ce flou, cultivé dans le film, sert à dire que nous sommes tous de la même eau. Il n'y a pas de barrières et de remparts infranchissables entre les patients et les soignants. Quelle est cette frontière qui viendrait séparer de manière impérieuse ceux qui sont soi-disant normaux de ceux qui ne le sont pas ? Qu'est-ce que la normalité ? Ne peut-on pas être à la fois soignant et soigné ? Il ne faut pas mélanger le statut et la fonction. Des patients ont des fonctions soignantes auprès d'autres patients. Cette cloison qu'on voudrait ériger entre le normal et le pathologique est très discutable, poreuse, floue et perméable.

Comment avez-vous fait vos choix de montage ?

Tourner ne consiste pas à engranger le plus de choses possible. Petit à petit, j'établis des liens, des associations

d'idées, des ponts, des correspondances. Une séquence me donne l'idée d'une autre. Les rushes ne sont pas tous à égalité. Des séquences sont moins réussies. J'abandonne peu à peu des pistes qui ne marchent pas. Dans ce film, il s'agit de rendre compte du collectif, de la diversité de parole et de visages avec des protagonistes récurrents pour éviter que les spectateurs ne soient perdus dans un trop-plein. Je suis attentif à cet enjeu et cet équilibre. Ce film essaie de donner une autre image de la psychiatrie qui, au cinéma, a souvent une dimension folklorique et pittoresque. Je me refuse à filmer des patients qui ne seraient pas pleinement lucides sur ce que je suis en train de faire avec eux. Une personne filmée n'a pas forcément à l'esprit tous les arrière-plans. On ne sait pas quels seront les effets du film. Il n'empêche qu'un cinéaste se doit d'être attentif à la question de l'après, de ce qui va rester.

Que recèle votre choix narratif de ne pas expliquer tous les tenants et aboutissants ?

Il s'agit de faire confiance au spectateur, capable de penser. Je fais des films pour apprendre, pas pour instruire les autres. Je ne suis pas celui qui sait et voudrait répandre son savoir. Les spectateurs sont mes alter ego, même si j'ai un peu d'avance sur eux. En cela, mon film est plus politique que certains films dits politiques ou militants qui infantilisent le spectateur, lui disent trop quoi penser. Je n'aime pas que la pensée se réduise à des slogans. Aujourd'hui, tout pousse à simplifier. Je préfère considérer les spectateurs comme des sujets et pas des gens qui doivent ingérer un discours tout fait. L'importance d'un film n'est pas proportionnelle à la justesse de la cause qu'il défend. Quand l'intention est trop forte, trop visible, appuyée, quand le vouloir dire est trop en avant et qu'on a l'impression, non plus de regarder un film mais de lire un tract, le cinéma lui-même en souffre. Le cinéma n'est pas du discours. Autrement, faisons une conférence, montons à la tribune. Un film, ce sont des images, des sons, des émotions et de la pensée. Ce qui est intéressant, c'est la complexité, quand une œuvre problématise des choses et que le spectateur en sort avec une pensée en action, se met à réfléchir, à gamberger à partir de ce qu'il a vu. Le cinéma le plus politique n'est pas forcément celui qui brandit des étendards, des fanions et des drapeaux. Pour reprendre Godard, « faire politiquement des films ou faire des films politiques, ce n'est pas exactement la même chose ». ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MICHAËL MELINARD

Quatre films de Nicolas Philibert, *Être et Avoir*, *Nénette*, *la Maison de la radio* et *De chaque instant*, sont disponibles gratuitement sur le site france.tv

En ce début d'après-midi-pluvieux, ils sont une soixantaine, réunis en cercle dans la bibliothèque, une pièce aux boiseries chaleureuses, à la proue de la péniche. Difficile, pour un œil non exercé, de distinguer les patients des soignants dans cette assemblée qui, pendant une heure et demie, va dialoguer avec le rappeur et écrivain Gringe, auteur d'*Ensemble on aboie en silence*, un récit littéraire sur son frère schizophrène. Comme chaque vendredi, le groupe Rhizome propose un espace de discussion informel où sont conviés, plusieurs fois par an, des artistes, intellectuels et écrivains, hommes ou femmes politiques dont le travail résonne avec les préoccupations de l'Adamant. Aux murs, des affiches des événements passés ou à venir : une projection de la saison 2 de la série *En thérapie*, un concert du groupe Trotsky Nautique, des rencontres avec la psychiatre québécoise Suzanne Leclair, les musiciens Chassol et Theo Hakola.

« UNE BONNE SANTÉ MENTALE N'EST PAS ACQUISE »

Après une brève introduction, Arnaud Vallet, cadre infirmier et coordinateur des soins, lance la discussion. Replongeant dans son adolescence à Cergy, Gringe décrit son frère comme un « jeune mec fron-deur » et hypersensible, déscolarisé puis assailli par des voix et diagnostiqué schizophrène à 18 ans. « Qu'est-ce qui peut faire du bien à un patient ? » demande un

Avec 25 ateliers par semaine, le centre de jour accueille de 40 à 45 patients par jour.

homme, la quarantaine, le livre posé sur les genoux. « Comment faisiez-vous face au regard des autres ? » interroge un autre. À Céline, qui s'inquiète de savoir si elle a eu parfois peur de « vriller » à son tour, Gringe, visiblement ébranlé, répond avec beaucoup d'honnêteté : « Je me connais bien, mais, récemment, j'ai eu peur, j'appelle ça faire du hors-piste. Je me rappelle avoir un peu décroché. Je me suis rendu compte qu'une bonne santé mentale n'était pas acquise. » Comme tous les invités du groupe Rhizome, il ressortit heureux et chanceux, sans qu'on sache si c'est à cause du sol qui tanguait ou de l'intensité des échanges.

Comme Gringe, c'est en tant qu'invité que Nicolas Philibert est venu pour la première fois sur l'Adamant. « On le connaissait depuis la Moindre des choses, un film qui a fait date dans les milieux psy et la psychothérapie institutionnelle », témoigne Arnaud Vallet, qui a participé à la création du lieu. « Il nous a contactés, il y a quelques années, pour faire un film sur cet atelier et il s'est rendu compte qu'il avait envie d'embrasser toute la dynamique de l'Adamant. » Avant de poser ses caméras,



Le documentaire de Nicolas Philibert porte un « regard bienveillant » sur le quotidien de ce lieu d'échanges et d'écoute. LES FILMS DU LOGAN

Ici, le soin c'est de la « haute couture »

Chaque vendredi après-midi, patients et soignants du centre d'accueil de l'Adamant se réunissent pour le groupe Rhizome, un espace de discussion où sont invités des artistes.

le cinéaste a observé longuement, partagé des moments de vie avec les patients. « Au début, je n'avais pas envie d'être filmée, ça me faisait un peu peur car, à cette période, je n'allais pas très bien. Mais j'ai trouvé qu'il avait beaucoup de délicatesse. Il s'est intéressé à chaque atelier, déjeunait sur place, il a pris le temps de faire connaissance avec nous. On s'appelait par nos prénoms. C'était agréable, mais j'étais dérangée par les caméras. Je les trouvais intrusives. Après, je les ai oubliées », se souvient Zodia. Pour Justine, habituée de l'Adamant qui n'a pas participé au film, le documentaire est une œuvre d'auteur qui ne rend pas forcément compte de la réalité quotidienne : « Il a un regard très tendre, bienveillant et curieux, qui reste subjectif, ce qui est normal. Sa manière de filmer est assez pudique. Ce sont des petits bouts qui permettent de bâtir une narration, avec des personnages iconiques ou démonstratifs dans leurs troubles de la santé mentale. Mais c'est beaucoup plus vaste en réalité.

REPORTAGE

En arrivant, j'étais très impressionnée par la qualité des ateliers, les soignants sont très érudits et les patients ont des expériences de vie très riches, ce sont des gens que je n'aurais pas rencontrés dans ma vie d'avant. » Un sentiment partagé par Zodia, qui fréquente le centre de jour environ trois fois par semaine : « Je viens sans faire d'activité, je discute au bar avec d'autres patients et ça me remplit, et, quand je repars de là, je grignote moins, je regarde moins la télé, je suis contente en rentrant chez moi, ça m'apaise. »

UN ÎLOT QUI SURNAGE AU MILIEU DU DÉSASTRE

Avec 25 ateliers hebdomadaires, de musique, couture, chant ou dessin, le centre de jour accueille 230 patients par semaine, de 40 à 45 par jour. Sans compter tout ce qui se fait ailleurs, à l'hôpital, à la maison communautaire, dans les centres de crise, à la mairie, dans des centres sociaux, dans des cafés associatifs... Créé en 2010 dans le

sillage de la psychothérapie institutionnelle, l'Adamant peut, de l'extérieur, ressembler à un îlot qui surnage au milieu du désastre, de l'effondrement de la psychiatrie publique. « À l'hôpital, on se rend compte que ça ne tient plus », constate Bruno Voillot, soignant et encadrant sur la péniche. Quand j'ai commencé, les soignants pouvaient partager les repas avec les personnes hospitalisées. Aujourd'hui, au self, les gens mangent en dix minutes, personne ne se parle, les quelques soignants présents sont des infirmiers debout, en blouse, qui surveillent le repas. Il n'y a pas de partage d'un moment commun. J'ai l'impression qu'on est de plus en plus dans une psychiatrie orthopédique : il y a une seule paire de chaussures pour tout le monde et elle est faite pour que vous marchiez droit. Ici, sur l'Adamant, on essaie de se faire nos propres chaussures, même si elles sont tordues, déginguées, rafistolées. On essaie de faire du sur-mesure, pas du prêt-à-porter. » Et Justine, casquette sur la tête, de conclure : « De la haute couture ».

SOPHIE JOUBERT

La psychiatrie s'enfonce dans la crise, dans l'indifférence la plus totale

Alors que de plus en plus de personnes souffrent de troubles psychiques en France, et particulièrement les plus jeunes – un enfant sur cinq présente des symptômes dépressifs –, la filière, en manque de personnel et de moyens, est au bord de l'implosion. Les alertes des professionnels sont ignorées.

Dépressions, troubles bipolaires, autisme, schizophrénie, troubles obsessionnels compulsifs... les troubles psychiatriques concerneraient 12 millions de Français, chaque année. Avec le Covid, la guerre en Ukraine, l'inflation, la crise climatique, les temps plus que moroses ne se prêtent guère à l'optimisme. Conséquences : les chiffres de consultations dans les cabinets psychologiques et les demandes d'hospitalisation en service psychiatrique explosent. Mais les moyens manquent, les médecins aussi : 30 % des postes en psychiatrie sont vacants. Déjà en 2018, les grèves, manifestations, tribunes dans la presse se multipliaient pour réclamer des moyens supplémentaires et dénoncer la déshumanisation des soins.

Désormais, plus de huit patients sur dix sont suivis en ville. Sans jamais être hospitalisés, ou de manière ponctuelle. En vingt ans, la France est passée de 130 000 lits d'hospitalisation en psychiatrie à 50 000, au moment même où la demande de soins explosait. Résultat : le système craque de tous les côtés, avec des files d'attente à tous les niveaux.

« UNE PARTIE DES POSTES NE TROUVENT PAS DE CANDIDATS »

Dans une tribune publiée dans le Monde en juillet 2020, l'économiste Jean Kervasdoué et le psychiatre Daniel Zagury dressaient ce triste constat quant à l'état



En mai 2022, 75 soignants lançaient un nouveau cri d'alerte à la première ministre, Elisabeth Borne : « Si rien n'est fait, un avenir très sombre nous attend. » JULIEN DE ROSA/AFP

de la psychiatrie : « Depuis une décennie, la situation est passée de grave à catastrophique. » Et de détailler une politique menée depuis trois décennies qui consiste à prétendre, sous couvert de déstigmatisation, que la psychiatrie serait une spécialité médicale comme les autres. « Ainsi, les hôpitaux psychiatriques ont perdu leur qualificatif et sont

devenus des "centres hospitaliers". Il n'y a plus de concours particulier pour devenir psychiatre, le choix de cette spécialité, après le concours de l'internat, dépend donc du rang de classement, comme si l'on choisissait d'être psychiatre parce que l'on n'avait pas pu devenir chirurgien ! Une partie des postes offerts à l'internat ne trouvent pas de candidats. »

En vingt ans, la France est passée de 130 000 lits d'hospitalisation à 50 000.

En mai 2022, 75 soignants – psychiatres, internes, psychologues, infirmiers – lançaient un nouveau cri d'alerte à la première ministre, Elisabeth Borne. « Si rien n'est fait, disaient-ils alors, un avenir très sombre nous attend. » Le Covid était passé par là. Et avec lui, un afflux sans précédent de malades aux urgences psychiatriques, notamment des enfants. Les signataires de la tribune mettaient en garde : « Ce débordement des capacités d'accueil se traduit par des heures et des jours d'attente sur un brancard ou une chaise dans un couloir, des fugues, des agitations, voire des bagarres et, forcément, des professionnels débordés et épuisés, ne souhaitant qu'une chose : changer de poste, d'hôpital, voire de métier. »

Tous ces cris d'alarme en vain. Une enquête de Santé publique France, publiée en février dernier, démontrait une fois de plus l'urgence. La hausse du nombre de personnes souffrant de troubles dépressifs est « sans précédent » depuis 2017. Globalement, 13,3 % des personnes âgées de 18 à 75 ans ont connu un épisode dépressif aux cours de l'année 2021, une hausse de 36 % par rapport à 2017. Un constat particulièrement inquiétant chez les plus jeunes. Les 18-24 ans sont 20,8 % à être touchés en 2021, soit une hausse de près de 80 % par rapport à 2017. Dans notre pays, un jeune sur cinq présente aujourd'hui des troubles dépressifs. À l'origine de ces résultats, des situations de vie rendues plus complexes et précaires, marquées par une grande incertitude aux niveaux professionnel, familial et financier. ■

NADÈGE DUBESSAY

OFFRE SPÉCIALE BATAILLE POUR NOS RETRAITES

- ☐ **100 % HUMANITÉ -60%** : Le quotidien et le magazine papier chez vous + l'accès illimité au site. 29€/mois*
- ☐ **100 % QUOTIDIEN -55%** : Le quotidien papier chez vous + l'accès illimité au site. 23€/mois*
- ☐ **100 % WEB** : Le quotidien et le magazine en numérique + l'accès illimité au site 13,90€/mois*

*Abonnement résiliable à tout moment | Offre exceptionnelle réservée aux nouveaux abonnés. **La réduction est calculée sur le prix au numéro.

Dès 13,90€ par mois sans engagement en jouant à **60% de réduction !**



NOM _____
PRÉNOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL _____
VILLE _____
TÉLÉPHONE _____
E-MAIL _____

MANDAT DE PRÉLÈVEMENT SEPA - JOURNAL L'HUMANITÉ IMMEUBLE CALLIOPE, 5, RUE PLEYEL 93528 SAINT-DENIS CEDEX ICS : FR15222421690

RÉF. UNIQUE DU MANDAT (NE PAS REMPLIR)

PAIEMENT * ☐ RÉCURRENT* * _____ € ☐ PONCTUEL _____ €

IBAN - Numéro d'identification international du compte bancaire*

BIC - Code international d'identification de votre banque*

FAIT À * _____ LE * _____ SIGNATURE* _____

À RENVoyer REMPLI ET ACCOMPAGNÉ D'UN CHÈQUE À L'ORDRE DE L'HUMANITÉ OU DU MANDAT DE PRÉLÈVEMENT À : L'HUMANITÉ - SERVICE DIFFUSION - 3, RUE DU PONT-DE L'ARCHE - 37550 SAINT-AVERTIN